

Jalons pour une Eglise d'attestation

Message des présidents du conseil exécutif et du conseil national

Frères et sœurs, nous y sommes. Demain, nos deux synodes devraient adopter, conjointement et solennellement, les textes mis au point lors de l'assemblée de Versailles, qui régiront le fonctionnement de l'Eglise unie. Peu après, les statuts de la nouvelle union nationale seront déposés et son nom sera publié au *Journal officiel*, ce qui lui donnera sa réalité légale. Et donc, dans quelques jours, l'Eglise protestante unie de France existera. Je vous le dis : nous y sommes !

Bien sûr, cette réalité sera encore un peu théorique. Si je reprends une fois de plus l'image de la course cycliste, il nous faudra encore un an pour qu'après l'étape de montagne qui s'achève ce week-end, le sprint final permette à l'ensemble de nos deux Eglises d'être pleinement reconfigurées en une seule Eglise unie. Déjà maintenant, les Eglises locales préparent leurs nouveaux statuts. Les conseils régionaux et le conseil national examineront ces projets de statuts et leur donneront leur agrément. Les assemblées générales extraordinaires de l'automne adopteront ces statuts et renouvelleront les conseils presbytéraux. Ceux-ci désigneront leur délégation au synode régional. Les synodes régionaux de mars 2013 éliront les instances régionales et désigneront les délégations au synode national. Et le premier synode national de l'Eglise protestante unie de France sera convoqué le 9 mai 2013 à Lyon.

Au cours de ce premier synode national, une soirée – le vendredi – et une journée solennelle – le samedi 11 mai – permettront de rendre grâce à Dieu. Cette journée sera ouverte bien au-delà des membres du seul synode. Elle permettra d'accueillir les anciens membres des synodes nationaux, les membres des synodes régionaux et des Eglises locales qui le souhaiteront, des invités venus d'Eglises-sœurs, de France et du monde entier : un millier de personnes sont attendues pour cette journée solennelle. Il ne s'agit pas de faire une sorte de pré-*Protestants en fête* : la nature des deux événements et le nombre de personnes attendues diffèrent complètement. Il s'agit d'exprimer à Dieu notre reconnaissance pour le chemin parcouru et pour celui qu'il ouvre devant nous. Car, oui, nous croyons que son Esprit nous conduit dans cette démarche d'hospitalité, d'union et de renouvellement. Oui, nous croyons qu'il nous

appelle à être ensemble des témoins plus audacieux et plus confiants de son Evangile pour le monde.

Quelques jours après ce premier synode national et notamment cette journée solennelle, toutes les paroisses, toutes les Eglises locales seront invitées à célébrer un « culte d'inauguration », comme l'un des synodes régionaux de l'automne dernier l'a proposé. Au cours du mois de juin 2013, le dimanche que chaque paroisse choisira, ce sera une occasion de se réjouir, d'inviter largement, de témoigner, localement et en communion les uns avec les autres.

Toutes les indications utiles pour préparer ces deux événements seront données bientôt, lors des synodes régionaux de l'automne 2012. Du matériel sera proposé aux Eglises locales. Le nouveau logo de l'Eglise protestante unie sera présenté ; comme annoncé, il est en cours d'élaboration sur la base des réponses reçues dans le cadre de l'appel à idées.

Dans un an, donc, l'ensemble de l'Eglise protestante unie de France sera pleinement en état de marche. Dans quelques jours, elle existera juridiquement. Mais d'ores et déjà, elle est dans les esprits ; non seulement nous la portons, mais déjà elle nous porte. Savez-vous par exemple que plus des trois quarts des associations culturelles réformées et luthériennes envisagent de s'appeler « association culturelle de l'Eglise protestante unie de tel-endroit » ?

L'Eglise unie est déjà dans les esprits, et c'est aussi la raison pour laquelle à Versailles, accueillie par une Eglise locale réformée, l'assemblée synodale a entendu le message des deux présidents de la bouche du seul président du conseil exécutif luthérien ; de même, nos deux synodes accueillis aujourd'hui par une paroisse luthérienne, entendent le message des deux présidents de la bouche du seul président du conseil national réformé – et c'est Joël qui donnera, dimanche, l'allocution de clôture. Parmi ces multiples signes qui indiquent que l'Eglise unie est une réalité, on pourrait encore relever que l'une des deux pasteurs de cette paroisse-ci a quitté l'an dernier Belfort pour être accueillie dans un poste réformé, à La Rochelle, et que ce poste luthérien ainsi rendu vacant à Belfort-

*L'Eglise protestante unie,
ça commence aujourd'hui !*

Giromagny s'apprête à accueillir, dans quelques semaines, un pasteur venu de l'Eglise réformée de France.

D'un message à l'autre

L'an dernier, devant le synode réformé réuni à Orléans, j'avais posé des jalons pour une Eglise d'hospitalité. J'y évoquais l'hospitalité que nous vivons, entre Eglise luthérienne et Eglise réformée, puisque nous ne cherchons pas à uniformiser nos styles et nos traditions, mais au contraire nous nous accueillons réciproquement au sein d'une même Eglise. Cette hospitalité mutuelle, disais-je alors, est comme un entraînement, au sens sportif de ce mot, pour une hospitalité plus large, que nous sommes appelés à exercer à l'égard de nos contemporains. Je terminais mon propos ainsi : « La foi chrétienne tout entière peut être vue sous l'angle de l'hospitalité. Ce que Jésus-Christ a annoncé et incarné, c'est que nous sommes inconditionnellement accueillis par un autre. Il est notre hôte, dans le sens de : accueillant. Et il est notre hôte, dans l'autre sens du mot : il se tient à la porte et il frappe. L'Evangile place ainsi l'hospitalité au cœur de notre vie commune, et particulièrement de notre vie d'Eglise. Cette hospitalité nous est donnée et demandée. Elle est le chemin dans lequel nous sommes engagés. »

Aujourd'hui, avec Joël Dautheville, je voudrais vous proposer un pas de plus sur ce chemin. Je voudrais vous proposer des jalons pour une Eglise d'attestation.

Attester d'une parole reçue, partagée, confiée : « Ecoute ! Dieu nous parle... »

Attester, c'est rendre témoignage, c'est garantir, c'est certifier. C'est permettre d'accorder un crédit, une fiabilité à une parole reçue et donnée. Les campagnes électorales dans lesquelles nous sommes plongés ont montré et montrent encore combien cette question de la crédibilité de la parole est une question essentielle à la vie commune. Lorsque la

parole est dévaluée au point de n'être plus crédible, c'est le vivre-ensemble qui est directement visé et c'est la violence qui prend le relais. Or, cette crédibilité est malmenée, elle est dangereusement sapée. Elle l'est par la recherche de la dimension spectaculaire, qui affecte tout l'espace public et qui relègue la parole au rang de bruit ou d'accessoire. Elle l'est par les simplifications abusives, qui tendent à réduire tout débat à un combat. Elle l'est par la puissance des propagandes, commerciale et idéologique d'abord, des propagandes bien réelles même si elles ne disent par leur nom. C'est dire combien notre propre responsabilité de chrétiens, c'est-à-dire de témoins d'une parole fiable, est engagée aussi sur un versant politique ou social.

Rappelons-nous en effet que nous n'avons rien d'autre à offrir qu'une parole. Une parole qui s'exprime dans des mots, des langages, des gestes, des engagements. Mais une parole seulement. « *Ecoute ! Dieu nous parle...* Nous vivons d'une parole reçue : *Dieu parle*. Nous vivons d'une parole partagée : *Dieu nous parle*. Nous vivons d'une parole confiée : *écoute*, Dieu nous parle.

C'est cette parole qu'il nous faut attester aujourd'hui, une parole que nous tenons pour fiable et certaine, puisque nous confessons qu'elle a été crucifiée et qu'elle est ressuscitée. Et je vous propose trois jalons pour une Eglise d'attestation :

- D'abord, un appel à la liberté de parole, une liberté qui doit s'exercer y compris et d'abord à l'égard de nous-mêmes. Car nous avons à être attestataires sans être identitaires.
- Ensuite une question : quels pourraient être les axes centraux de cette attestation à laquelle nous sommes appelés ? Quelle serait une manière luthéro-réformée de présenter l'Evangile ?
- Enfin, l'indication de deux chantiers communs, dans lesquels cet effort d'attestation pourrait se concrétiser.

Et je terminerai par un mot qui, me semble-t-il, résume la vocation de l'Eglise protestante unie de France aujourd'hui.

1. Attestataires sans être identitaires

Pourquoi sommes-nous en train de réaliser cette union de nos deux Eglises ?

Répétons-le encore une fois : ce n'est pas pour réaliser des économies d'échelle, ce n'est pas dans un souci de rationalisation. Cela, nous savons le faire. Nous l'avons déjà fait par le passé là où c'était utile, par exemple en constituant ensemble et avec d'autres le Defap, qui est notre service commun de mission. Ou bien encore lorsque nos deux Eglises ont créé l'Institut protestant de théologie. Et nous le ferons certainement encore, là où ce sera souhaitable.

Mais si le synode de Sochaux, réuni en 2007, a fait le choix d'engager le processus d'union, c'est pour une seule raison et c'est la bonne raison, qu'il a exposée ainsi : « en vue d'un meilleur témoignage de l'Evangile ».

Il n'y a pas de témoignage sans témoin

Ce que l'on redécouvre dans nos deux Eglises depuis une quinzaine d'années, c'est qu'il n'y a pas de témoignage sans témoin. Bien sûr, nous ne l'avons jamais oublié en théorie. Mais dans les faits, nous faisons bien souvent comme si l'on

pouvait s'en passer, ou comme si c'était l'affaire de quelques uns, de quelques autres, mais pas la mienne. Ce qui nous conduisait vers cette sorte d'abstention, c'étaient, pêle-mêle : une compréhension paresseuse de la grâce de Dieu – la foi, c'est son affaire et donc ce n'est pas la mienne ; un affadissement moral de l'Évangile – ce qui compte, ce sont les valeurs sociales qu'on en tire ; un respect mal placé de la liberté d'autrui – comme si la liberté de conscience était grandie par le mutisme plutôt que par le partage des convictions ; d'autres raisons encore.

Nous en venions à oublier cette affirmation si simple, centrale et fondatrice : Dieu qui, en effet, seul suscite la foi, a choisi de ne pas la faire sans nous. Cette affirmation est simple ; l'apôtre Paul la formule ainsi pour les Romains auxquels il écrit : « Comment croire au Seigneur si on n'a pas entendu parler de lui ? Et comment entendre parler de lui si personne ne l'annonce ? » (Rm 10, 14). Cette affirmation est centrale : les Écritures tout entières montrent que Dieu ne rencontre jamais les humains sans parole humaine. Cette affirmation est fondatrice : fondatrice de l'Église qui n'existe que dans la mission, et fondatrice plus particulièrement de notre tradition, issue de la Réforme.

Car la Réforme a été un formidable élan de témoignage, par la diffusion des Écritures au plus grand nombre, par la responsabilité du sacerdoce partagée avec chacun, par l'immense effort de prédication sous toutes ses formes qu'elle a induit. Il n'y a pas de rencontre avec le Dieu vivant sans témoignage et il n'y a pas de témoignage sans témoin.

En quoi l'union favorise-t-elle « un meilleur témoignage de l'Évangile » ?

Mais pourquoi donc l'union de deux Églises favoriserait-elle un meilleur témoignage rendu à l'Évangile ? L'union favorise un meilleur témoignage parce qu'elle suscite une sorte de déplacement de notre foi. Accueillir et être accueilli au sein de l'Église unie suppose que chacun fasse une sorte de pas de côté. Et de proche en proche, c'est tout un jeu qui se met ainsi en branle. Un jeu intérieur : au fait qu'est-ce que je crois vraiment et comment le dirais-je ? Un jeu entre nous : comment conjuguer nos ressemblances et nos différences ? Un jeu ensemble avec d'autres : comment rendre compte de ce que nous vivons ? L'union provoque un meilleur témoignage ; littéralement elle le provoque, c'est-à-dire qu'elle appelle à cela. Elle nous appelle à relativiser notre manière d'être et de faire, à nous décentrer des formes que nous construisons et qui ont toujours tendance à se figer, pour replacer au centre l'Évangile de Jésus-Christ lui-même.

Non seulement ce processus d'union provoque cela, mais il le signifie déjà en lui-même. Depuis plusieurs mois, avec une réelle surprise, nous entendons régulièrement des personnes nous dire : ce que vous êtes en train de faire est « historique », le mot est revenu plusieurs fois. Il s'agit d'observateurs attentifs du paysage religieux – je pense très

précisément à tel sociologue, tel historien, tel diplomate, telle journaliste, tels responsables religieux internationaux – qui sans se concerter et chacun à sa manière nous disent être frappés par la création de l'Église unie. Cela manifeste un dynamisme dit l'un, une liberté dit un autre, une confiance en l'avenir, une capacité à se remettre en question, qui ont une portée bien au-delà du seul protestantisme français.

Le risque de chercher à se faire un nom

Recevons ces encouragements comme une stimulation ! J'allais dire : comme une bénédiction. Et veillons à ce qu'ils ne nous endorment pas, en nous faisant verser dans les trois ornières qui sont classiquement sur notre chemin, les trois tentations qui nous guettent plus particulièrement :

- L'ethnoprotestantisme, qui enferme : cette survalorisation de l'histoire, du clan, des cousins.
- Le ni-ni, qui appauvrit : ni catholiques, ni évangéliques, voilà ce que nous ne sommes pas et contentez-vous de cela.
- L'orgueil identitaire, qui défigure : nous serions, nous les bons protestants, les historiques, les vrais.

De ce dernier point de vue, il faut le souligner et le répéter : l'Église protestante unie n'est pas l'Église protestante unique. Si nous valorisons les traditions luthérienne et réformée au sein même de l'Église unie, ce n'est pas pour dénier la diversité protestante autre que luthéro-réformée, qui existe depuis le XVI^{ème} siècle et qui continuera d'exister.

Nous sommes appelés à être attestataires, sans être identitaires. Nous sommes appelés à être attestataires, c'est-à-dire à être témoins de l'Évangile de Jésus-Christ. Sans être identitaires, c'est-à-dire sans chercher à convertir à notre manière d'être, à conquérir des territoires, des implantations ou des effectifs.

Témoigner en clair

Attestataires, sans être identitaires. C'est pourquoi nous pouvons nous rappeler que la caractéristique du témoin, selon le Nouveau testament, c'est la *parrhèsia*. Ce mot grec aux significations multiples qualifie l'attitude de Jésus et des apôtres lorsqu'ils partagent la parole de Dieu. Ils le font avec *parrhèsia*, c'est-à-dire ouvertement, nettement, publiquement, sans ambages, en toute franchise, à découvert, en confiance, ou encore : en clair.

Si vous allumez Canal Plus et que vous n'avez pas de décodeur, le signal est brouillé, inaudible et invisible. Trop souvent et sans forcément s'en rendre compte, les protestants que nous sommes se contentent d'un message codé, accessible aux seuls abonnés. La *parrhèsia*, c'est Canal Plus en clair. C'est renoncer à l'étroitesse du club et sortir à

découvert. C'est faire confiance au Seigneur puisque c'est lui qui nous envoie. C'est oser parler et agir, car nous semons et Dieu fait croître. C'est renoncer à l'esprit de timidité pour explorer les chemins ouverts par l'esprit de liberté.

Etre attestataires sans être identitaires, ce n'est pas se mettre en avant, c'est mettre Christ en avant. Et c'est le faire

à notre manière, avec la liberté d'assumer ce que nous sommes. Non pas pour nous mettre en avant, encore une fois, mais parce que nous croyons que Christ fait confiance aussi à ce que nous sommes pour témoigner de qui il est. C'est tout l'enjeu de l'Eglise unie, j'y reviendrai pour terminer.

2. Pour une manière luthéro-réformée de proposer l'Évangile

Mais précisément : qu'est-ce que c'est, notre manière ? Puisqu'il s'agit de ne pas se contenter de dire, négativement, que nous ne sommes ni ceci, ni cela, qu'avons-nous, *positivement*, à proposer ? Dans la palette des Eglises, quelle est notre couleur, notre lumière, notre grain ? Dans le concert des témoignages possibles, quelle est notre manière de mettre l'Évangile en musique, de l'interpréter, selon quelle tonalité ? Bref, qu'est-ce que c'est, être luthéro-réformé en France, aujourd'hui ?

Je vais tâcher de répondre à cette question. C'est un chemin étroit et risqué ! Je risque en retour les « Alors maintenant dans notre Eglise il y a la parole officielle du chef ! », « Je ne suis absolument pas d'accord ! », « C'est sans intérêt », « C'est un exercice illégitime »... Les précipices sont nombreux. J'y vais quand même ! Non pas pour graver une parole de référence donc, mais comme une invitation. Car je crois que nous devons, chacun et ensemble, être plus au clair avec notre manière de rendre témoignage, notre mode d'interprétation de l'Évangile, notre charisme luthéro-réformé.

Je vous propose quatre axes, quatre repères, quatre insistances, pour tâcher de repérer un peu ce mode luthéro-réformé d'interpréter l'Évangile, de lui rendre témoignage aujourd'hui, de faire Eglise.

Nous vivons d'une confiance reçue et partagée

Nous vivons d'une confiance reçue et partagée : c'est la première insistence. Elle est capitale. « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son fils... » Dieu ne se méfie pas du monde, il ne le rejette pas dans sa colère, il ne l'a pas détruit : il a estimé bon d'y venir lui-même, en son Fils. Et cela ne concerne pas seulement le monde en général, globalement. Nous-mêmes, chacune et chacun, il nous connaît par notre nom, il nous dit qu'il est bon que nous soyons là, il se livre à nous, il se confie à notre fragilité.

Cette confiance est première. Elle nous précède. Elle n'est pas grandie par nos réussites, elle n'est pas ruinée par

nos échecs : elle est inconditionnelle. Et c'est pourquoi elle est puissamment libératrice.

Car puisque je découvre que ma propre existence est digne d'une telle confiance de la part de Dieu, alors même que je n'y suis pour rien, pourquoi en irait-il autrement de toute autre existence ? La confiance que Dieu donne, redonne, pardonne, n'a d'autre limite que celles que je lui assigne. Je peux m'y engager, sans risquer jamais de la voir s'épuiser.

Je peux me réjouir de rencontrer, car la rencontre est désormais éclairée d'une promesse de fraternité. Je peux faire confiance à demain, car Christ m'y accueillera comme il m'a accueilli aujourd'hui. Il vaut la peine de

s'engager avec beaucoup d'autres pour rendre le monde plus juste et plus fraternel, puisque Dieu y a engagé son amour. Il est bon d'y faire résonner sans crainte, en toute clarté, la bonne nouvelle de cet amour inconditionnel de Dieu, manifesté en Jésus-Christ.

Nous vivons d'une confiance reçue, partagée, contagieuse. Cette parole de grâce première et dernière, c'est la bonne nouvelle que nous trouvons au cœur des Écritures. C'est le message que la Réforme protestante a remis au premier plan. C'est une affirmation d'une pertinence inégalée aujourd'hui.

La lecture de la Bible nous met debout

Le deuxième axe que je vous propose, pour discerner les voies d'un témoignage luthéro-réformé rendu à l'Évangile, est celui-ci : la lecture de la Bible nous met debout.

Toutes les Eglises, tous les chrétiens se réfèrent aux Écritures bibliques. Mais les protestants, et parmi eux les luthéro-réformés le font d'une manière particulière : nous croyons que la lecture des Écritures met debout, je veux dire par là qu'elle rend ses lecteurs sujets et responsables.

Les Écritures rendent leurs lecteurs sujets. Elles ne font pas d'eux des objets, des exécutants de consignes à appliquer, elles ne sont pas un règlement à la lettre duquel

se conformer, elles ne sont pas un code de la vie comme il y a un code de la route. Elles suscitent la lecture et donc elles appellent leurs lecteurs à devenir des interprètes. Un lecteur n'est pas un perroquet – car s'il répète il ne lit plus. Un lecteur n'est pas le réceptacle d'une interprétation établie par d'autres – car alors ce n'est plus les Ecritures qu'il lit, c'est ce commentaire autorisé. Un lecteur saisit le texte pour le comprendre et être ainsi saisi par ce texte qui interprète à son tour son existence. Les Ecritures rendent leurs lecteurs sujets, parce qu'elles les requièrent complètement, avec toutes leurs ressources d'intelligence personnelles et communautaires. C'est d'abord dans ce sens-là que la Bible nous met debout : parce qu'à l'opposé de toute tentation littéraliste où il s'agirait de s'effacer, elle suscite une parole en « je » et en « nous », une parole habitée et assumée.

La lecture de la Bible met debout aussi en ce sens qu'elle rend ses lecteurs responsables, appelés à répondre. Il ne s'agit pas de rester sans fin assis à scruter le texte. Puisque Dieu aime le monde et qu'il fait confiance, puisque la lecture des Ecritures suscite un « je » et un « nous », alors à nous de nous lever pour interpréter l'amour de Dieu dans ce monde. A nous de chercher, dans cette liberté souveraine qui nous est donnée, la manière d'être serviteurs aujourd'hui.

Les Ecritures bibliques rendent leurs lecteurs sujets et responsables : elle mettent debout. Raison de plus, soit dit en passant, pour s'inquiéter quand nous les lisons de moins en moins, ou quand nous les lisons du bout des oreilles, bref quand le *sola scriptura* devient un slogan mais que la lecture de la Bible est une pratique délaissée – j'ai déjà évoqué cette inquiétude et je ne m'y arrête pas ici.

Nous avons le goût des médiations

Le troisième axe luthéro-réformé que je vous propose est celui-ci : nous ne pouvons pas nous passer de l'autre. Ou encore : nous avons le goût et, même, nous avons besoin de médiations.

Vous avez dit : « médiations » ? Oh, je perçois comme une hésitation, un soupçon, un petit haut le cœur ! La médiation, c'est bien connu, c'est pour d'autres chrétiens, non ? La marque des protestants, c'est bien connu, c'est le tête-à-tête avec Dieu, non ? Que la Réforme protestante ait disqualifié toute médiation obligatoire entre Dieu et les humains, toute médiation qui consisterait en la nécessité de tel rite, de telle formule, de telle croyance, de saints ou d'un clergé, c'est clair. Mais, symétriquement, les courants luthéro-réformés ont, au sein de la Réforme, toujours refusé l'idée d'une immédiateté à Dieu. Ils ont vu dans ce fantasme de transparence, d'immédiateté, l'une des principales figures du péché, la manière la plus séduisante, la plus faussement humble, la plus religieuse de se prendre secrètement pour l'égal de Dieu.

Ainsi, il n'y a pas de parole interne de Dieu, sans parole externe : Dieu parle à l'intime de mon cœur en passant par la médiation des Ecritures. Il n'y a pas d'équivalence entre Bible et Parole de Dieu : il y faut le travail critique de l'interprétation, la collégialité de la communauté et l'éclairage de l'Esprit de Dieu lui-même. Il n'y a pas de sacerdoce du Christ qui fasse l'économie du sacerdoce universel de tous mes frères et sœurs : le frère, la sœur est le plus court chemin entre Christ et moi. Il n'y a pas de prolongement direct et immédiat entre la vérité, qui est Jésus-Christ, et la morale, qu'il nous faut élaborer et choisir, par le biais de la réflexion, de la confrontation, du débat. Il n'y a pas de gouvernement de la paroisse, sans détour régulier par le tiers synodal, qui est précisément cette médiation dont nous disons avoir besoin pour être pleinement responsables là où nous sommes. Et nous pourrions ainsi continuer encore.

Au fond, Dieu ne vient pas à moi en faisant l'économie de l'autre. Il n'y a pas de chrétien sans communion – sans *koinonia* diraient les théologiens. La question des médiations est donc au cœur de notre manière de vivre l'Évangile et d'en rendre compte. Et c'est la raison pour laquelle pêle-mêle, nous sommes attachés à un gouvernement de l'Église pourtant assez compliqué, nous avons développé une culture du débat, nos ministres sont d'abord des théologiens, nous valorisons l'engagement associatif ou à la démocratie parlementaire, etc. C'est aussi probablement l'une de nos caractéristiques les plus difficiles à tenir aujourd'hui, dans une époque soumise à l'idéologie de la transparence, de l'instant et de l'individu-roi, c'est-à-dire une époque où tout ce qui est im/médiat est valorisé.

Mais voilà, nous croyons que le tiers est une bonne chose, que nous avons besoin de médiations, que nous ne pouvons pas nous passer de l'autre – on peut le dire de multiples manières.

La vie bonne est une vie sobre

Le dernier axe que je vous propose en quelques mots est celui-ci : la vie bonne est une vie sobre.

Il y a bien entendu ici une parenté avec la trop fameuse austérité protestante. Mais dépouillons-nous des outrances de cette austérité, acceptons qu'avoir de temples éclairés et chauffés n'est pas forcément déchoir, rappelons-nous que Jésus n'a pas refusé d'être mis au rang des gloutons et des buveurs et que Dieu est humour, et nous verrons, c'est vrai, qu'être luthéro-réformé c'est cultiver une certaine sobriété.

Une sobriété dans la piété. Nous sommes chez nous plutôt du côté de la parole articulée et d'un certain silence, que des décibels excessifs et des écrans géants. Nous valorisons plus le chant choral que la prouesse en solo. Nous croyons que Dieu est Dieu et donc qu'il opère des miracles,

des guérisons ou des délivrances, mais nous ne parions pas dessus.

Une sobriété dans la vie, aussi. Nous valorisons une certaine pudeur, condition pour que chacun ait sa place parmi les autres. Nous fronçons le sourcil devant la richesse ostentatoire et surtout tournée vers soi, qui est à la fois injuste et illusoire.

Et si la sobriété est à l'ordre du jour, au regard des risques que nos excès font peser sur l'avenir de la planète et de tout ce qui l'habite, tant mieux. Cette sobriété, c'est le contraire de l'*hybris*, ce souci de soi démesuré. Cette sobriété, c'est au fond une manière simple, profonde et quotidienne, de rendre gloire à Dieu seul – et c'est pourquoi nous y sommes attachés.

Confiance, Ecritures, tiers et sobriété : nous vivons d'une confiance reçue et partagée ; la lecture de la Bible nous met debout ; nous avons le goût des médiations ; la vie bonne est une vie sobre.

Pardonnez-moi d'avoir été nécessairement bref, même si je suis sans doute trop long. Ces quatre axes essaient de rendre compte d'une manière luthéro-réformée assumée de rendre témoignage à l'Évangile. Bien entendu, chaque point, leur nombre, leur ordre, sont discutables. Et encore une fois, il ne s'agit pas d'une parole par rapport à laquelle il faudrait se déterminer, pour ou contre. Il s'agit d'une invitation. Si j'ai donné envie à chacun de reprendre, pour lui-même et avec d'autres cette question de notre originalité, de notre charisme luthéro-réformé, pour mieux rendre témoignage à l'Évangile, pour mieux être attestataires sans être identitaires, l'exercice n'aura pas été vain.

3. Deux chantiers pour concrétiser cet effort d'attestation

Et puisqu'il s'agit de poser des jalons pour mieux être attestataires, je voudrais maintenant mentionner deux chantiers, concrets, communs à l'ensemble de notre Eglise. Ils se présentent à nous, en lien direct avec cette volonté d'être une Eglise d'attestation. Il s'agit de la communication et de l'échéance 2017.

La communication de l'Eglise protestante unie

Pour des raisons diverses sur lesquelles je ne m'arrête pas ici, les protestants français sont traditionnellement peu investis dans la communication. Parmi eux, les luthéro-réformés sont sans doute les plus réservés.

Il ne s'agit pas de céder désormais à l'air du temps, de se convertir à la comm' comme on embrasse une nouvelle religion, de perdre son âme en se pliant de toute urgence aux exigences médiatiques – l'actualité nous donne quelques raisons d'en avoir la nausée. C'est entendu, la parole – qui est au cœur de notre foi – n'est pas la communication ; elle la précède, elle la dépasse. Mais la communication est l'ensemble des moyens de transport sans lesquels la parole ne peut être transmise. Dès lors, si vraiment nous voulons être attestataires, mieux prendre en compte les attentes de nos contemporains et prendre acte des évolutions du paysage protestant, trois questions se posent à nous.

*Oui annoncer l'Évangile
suppose aujourd'hui
un effort de communication,
oui nous voulons porter nos
convictions dans l'espace public,
oui l'union luthéro-réformée
induit une dynamique
dont nous devons nous saisir*

1. Pensons-nous que notre raison d'être, qui est « d'annoncer l'Évangile au monde », implique aujourd'hui un effort de communication dans l'espace public ?

Il me semble que nous ne pouvons pas dire « *Ecoute ! Dieu nous parle...* », que nous ne pouvons pas nous comprendre comme une Eglise de témoins, que nous ne pouvons pas désirer partager aujourd'hui l'Évangile dont nous vivons, sans structurer un effort de communication. Et cet effort ne doit plus être seulement ponctuel, comme c'est déjà assez souvent le cas, mais intégré à la vie même de notre Eglise, localement, régionalement, nationalement.

2. Voulons-nous contribuer à la conversation des transcendances dont l'espace public démocratique et laïque a besoin ?

Il n'y a pas de vie démocratique sans une conversation des transcendances, c'est-à-dire sans un échange permanent autour des finalités de l'existence individuelle et collective. Ces transcendances ne sont pas nécessairement religieuses ; elles peuvent aussi être agnostiques ou athées. Par exemple, le Comité national consultatif d'éthique est l'un des lieux républicains où s'organise cet

échange, ce débat permanent qui permet au politique et à l'opinion d'être mieux éclairés sur la portée de certaines décisions. Or, des logiques diverses mais convergentes tendent à privatiser la question spirituelle, à la rejeter hors du débat public, à l'assigner à la seule sphère de l'intime. Veillerons-nous à ce que la question spirituelle demeure

ouverte et à faire entendre les convictions dont nous sommes porteurs ?

3. Voulons-nous utiliser le dynamisme dont l'union luthéro-réformée est à la fois signe et porteur ?

La parole des Eglises est attendue. Elle l'est vraiment, en externe : des députés qu'une petite délégation protestante rencontrait récemment y insistaient encore ; tel observateur du paysage protestant expliquait qu'il serait incompréhensible que l'Eglise protestante unie ne s'appuie pas sur la dynamique de sa création pour mieux faire connaître ce qu'elle croit, ce qu'elle fait, ce qu'elle sert. Une parole publique des Eglises est également attendue, au sein même de nos paroisses : les décisions de nos récents synodes sur la diaconie vont dans ce sens, l'enquête dernièrement menée au sein de nos Eglises sur cette question de la communication le confirme, les très nombreuses conversations que j'ai à ce sujet dans les paroisses et les régions, l'attestent indubitablement.

Si nous répondons oui à ces trois questions – oui annoncer l'Evangile au monde suppose aujourd'hui un effort de communication, oui nous voulons porter nos convictions dans l'espace public et laïque, oui l'union luthéro-réformée induit dans ce domaine une dynamique dont nous devons nous saisir – alors il nous faudra avancer concrètement dans trois directions :

- Il nous faudra veiller à une bonne articulation avec la Fédération protestante de France. Celle-ci a notamment vocation à « représenter le protestantisme français vis-à-vis des pouvoirs publics ». Un effort de communication de la part de l'Eglise unie ne doit pas signifier un brouillage des messages, mais au contraire une complémentarité et une synergie.
- Il nous faudra mesurer les moyens que nous voudrions consacrer à cet effort de communication, en termes d'énergie, de compétences, d'équipes, de finances.
- Il nous faudra enfin être prêts à ce que nos agendas d'Eglise, nos rythmes et nos sujets de travail, soient, dans une certaine mesure, infléchis par les exigences d'une communication plus et mieux tournée vers nos contemporains.

1517-2017. Quelles sont nos thèses pour l'Evangile aujourd'hui ?

2013 sera une année riche en événements. « Paris d'espérance » sera le thème de la grande fête de tous les protestants, organisée par la Fédération protestante fin septembre. Pendant l'été, le Grand Kiff, dans sa deuxième édition, aura rassemblé à Grenoble quelques 1800 jeunes de

notre Eglise et de mouvements partenaires. En mai et en juin, à l'occasion du synode national de Lyon et dans les paroisses, nous aurons célébré la naissance de l'Eglise protestante unie. Mais 2013 n'est pas notre horizon. Il nous faut regarder au-delà, pour que notre chemin ait son sens.

En 2017, on fêtera les 500 ans de l'affichage de 95 thèses par Martin Luther sur la porte du château de Wittenberg. On fêtera, autrement dit, les 500 ans de la Réforme. Ce sera sans doute l'occasion de commémorations historiques. Mais en nous tournant vers l'avenir, ce peut aussi et surtout être l'occasion de s'inspirer du geste de Martin Luther et de s'interroger : et nous, quelles sont nos thèses pour l'Evangile aujourd'hui ?

Que faisons-nous de notre héritage ? Car il n'y a pas d'héritage vivant qui ne soit repris et transformé à chaque génération. Quels mots habitons-nous, personnellement et collectivement, pour exprimer l'Evangile ? Comment dire, non pas par procuration, en renvoyant à de grands ancêtres mais à notre manière et pour nos contemporains, le cœur de cet Evangile qui nous fait vivre ? Comment protester pour Dieu et protester pour l'homme, aujourd'hui ?

Protester pour Dieu, protester pour l'homme

Dans la droite ligne de « Ecoute ! Dieu nous parle... » et de la création de l'Eglise unie, nous pourrions poursuivre notre chemin commun en utilisant cette échéance et son contexte, pour mettre en œuvre une dynamique de renouveau du langage de la foi

et du témoignage.

Quelles sont nos thèses pour l'Evangile aujourd'hui ? Bien sûr, la réalisation la plus emblématique de ce processus sera la rédaction et l'adoption de la déclaration de foi de l'Eglise unie, à l'occasion du synode national de 2017. Mais bien d'autres affichages de thèses peuvent être imaginés, dans l'espace public et sous les formes les plus variées. Dans les temps qui précéderont cette échéance, il s'agira donc de valoriser l'expression de chacun, personnellement et collectivement dans l'Eglise. Œuvres et mouvements, paroisses et conseils, docteurs en théologie et nouveaux venus, monitrices et musiciens, jeunes et anciens, chacun a quelque chose à dire à propos de la place de l'Evangile dans sa vie et de sa manière de le comprendre. Il y aura donc une dimension de *brainstorming*, nous chercherons à favoriser la prise de parole du plus grand nombre, dans une démarche coopérative, pour que 2017 soit pour l'Eglise unie encore naissante une occasion de communion approfondie et de témoignage élargi.

Dès 2013, dans un calendrier assez ample et paisible, qui permettra de mûrir les choses et de ne pas saturer les échéances ecclésiales d'ici 2017, nous poursuivrons ainsi notre chemin commun, notre chemin d'Eglise appelée à être non seulement une Eglise d'hospitalité, mais plus encore une Eglise d'attestation.

Une Eglise confessante

Je viens d'utiliser le verbe « appeler », parent du mot « vocation ». Dans ce monde mouvant et difficile à lire, où la globalisation induit presque mécaniquement des raidissements identitaires ; dans le paysage social et religieux français, où le protestantisme se recompose de multiples manières ; s'il fallait, à la veille de sa création, essayer de qualifier d'un seul mot la vocation de l'Eglise protestante unie de France, quel pourrait être ce mot ?

Dans le protestantisme, on distingue classiquement les Eglises dites de multitude et les Eglises dites de professants. Cette distinction a été forgée dans la Suisse du XIX^{ème} siècle, où s'affrontaient une Eglise nationale, sensée accueillir par défaut toute la population d'un canton, et les Eglises de Réveil, qui reconnaissaient comme membres les seules personnes professant personnellement leur foi.

On range habituellement les Eglises luthéro-réformées dans le premier type, celui des Eglises dites de multitude. Mais ce contexte n'a plus grand chose à voir avec le nôtre, ni socialement, ni ecclésialement, et la distinction me semble devoir être dépassée. A la vérité, nous ne sommes ni Eglise de multitude, ni Eglise de professants.

Nous ne sommes pas une Eglise de multitude. Il suffit d'abord et évidemment de regarder nos statistiques ! D'ailleurs, toutes les Eglises sont devenues minoritaires en France. En outre, nul ne peut plus faire partie d'une Eglise sans l'avoir décidé. Etre membre de notre Eglise est depuis longtemps déjà un choix volontaire, personnel, manifesté par une demande écrite et signée.

Nous ne sommes pas non plus une Eglise de professants. L'expression « Eglise de professants » semble définir l'Eglise par la qualité de ses membres, alors que nous le faisons par le fait d'annoncer l'Evangile. L'expression manifeste une volonté de délimiter très précisément les frontières de l'Eglise, en sachant qui en est et qui n'en est pas, alors que nous sommes attentifs à garder une forte porosité des frontières ecclésiales, avec de très solides fondements bibliques et théologiques à ce point de vue.

Ni Eglise de multitude, ni Eglise de professants, l'Eglise protestante unie est appelée à trouver sa manière, adaptée et pertinente pour aujourd'hui, d'être une *Eglise confessante*.

Eglise confessante, l'expression a quelque chose d'intimidant, tant elle est chargée, tant elle évoque des circonstances exceptionnelles, tant elle convoque la mémoire de témoins qui ne l'étaient pas moins. Mais nous pouvons ne pas craindre de l'employer, pourvu qu'elle résonne comme un appel. *Eglise confessante*, l'expression nous inscrit dans une filiation réelle. Une filiation confessionnelle puisque l'Eglise confessante allemande se situait au carrefour d'Eglises luthériennes, réformées et unies. Une filiation théologique, en raison des options prises et de la succession d'hommes et de femmes engagés qui ont marqué notre Eglise. Une filiation ecclésiale et œcuménique, puisque la Concorde de Leuenberg, à laquelle nous nous référons pour constituer l'Eglise unie, s'inscrit elle-même dans la droite ligne de la déclaration de Barmen. D'ailleurs, en 1968, les thèses de Lyon, textes luthéro-réformés rédigés dans le cadre d'une recherche d'unité protestante, avaient appelé nos Eglises à « *demeurer une Eglise confessante* ».

Dire que l'Eglise protestante unie, dont nous allons adopter les textes constitutifs, est appelée à être aujourd'hui une Eglise confessante, c'est encore une manière de dire qu'elle est appelée à être une Eglise de témoins.

Elle est appelée à l'être non en raison de la qualité de ses membres, mais par la confiance qu'elle reçoit du Dieu vivant. Une confiance première, inconditionnelle, contagieuse. Et parce que cette confiance est au cœur de ce qu'il nous est donné de vivre et du témoignage que nous avons à rendre, je vous parlerai de confiance dans un an, lors du premier synode national de *notre* Eglise, à Lyon.

Oui, dans la confiance reçue de Dieu et partagée, l'Eglise protestante unie de France est appelée à être une Eglise attestataire, une Eglise de témoins, une Eglise confessante.

Avec Joël Dautheville,
Laurent Schlumberger.